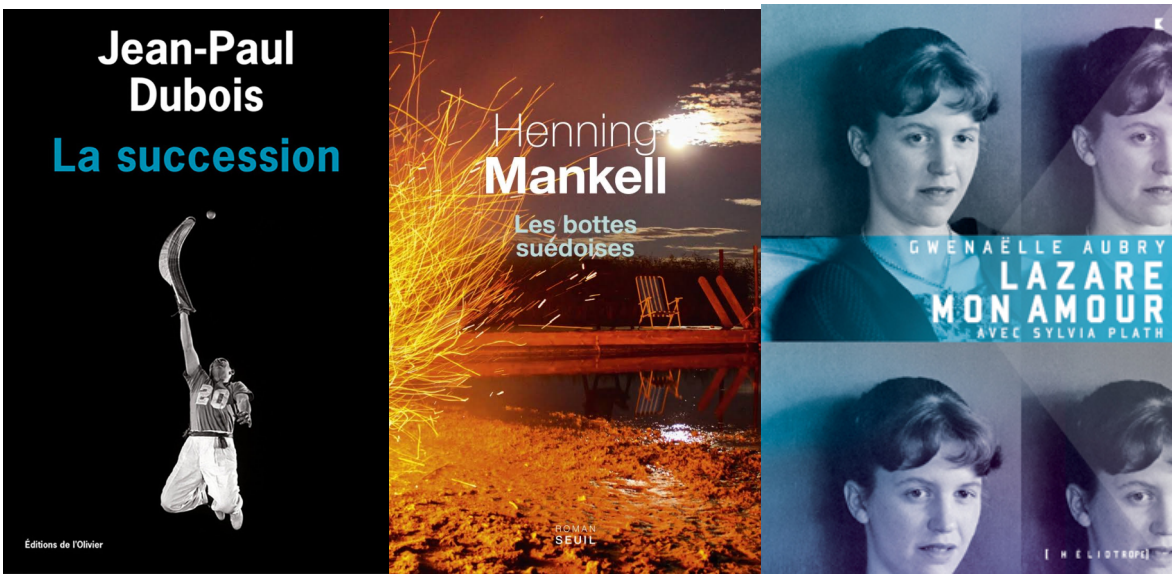
**Jean-Paul Dubois**
**LA SUCCESSION**
**Paris, Éditions de l'Olivier, 2016, 234 p., 29,95 $**
*******
**Henning Mankell**
**LES BOTTES SUÉDOISES**
**Traduit du suédois par Anna Gibson**
**Paris, Seuil, 2016, 357 p., 34,95 $**
*******
**Gwenaëlle Aubry**
**LAZARE MON AMOUR, AVEC SYLVIA PLATH**
**Montréal, Héliotrope, 2016, 77 p., 12,95 $**

Hans-Jürgen Greif
Université Laval




***Le suicide : fatalité ou appel de la mort***

En allemand, le terme « suicide » peut se traduire de plusieurs façons. Je n'en retiens que trois. Chaque expression indique des perceptions sociales différentes de la mort de l'individu. *Selbstmord*, le « meurtre de soi-même », implique le rejet du geste par la religion et la loi. Jusqu'en 1972, si le projet de mourir n'aboutissait pas, le malheureux n'était pas référé à un psychiatre, comme c'est de nos jours le cas au Canada, mais, comme au Québec, il avait de fortes chances de se retrouver devant un juge. De l'ancienne loi canadienne n'est resté que l'article 241 du Code criminel qui condamne celui qui assiste ou encourage un autre humain à se donner la mort. Depuis peu, tant la Cour suprême que certaines provinces permettent qu'un médecin facilite de « mourir dans la dignité ». *Hand an sich legen*, littéralement « mettre la main à soi-même »,

accepter le suicide, sans cependant l'approuver expressément, alors que le terme *Freitod,* « mort choisie librement », signifie qu'il s'agit d'un geste volontaire, posé après réflexion et planifié dans le but de « laisser la vie derrière soi » (*das Leben hinter sich lassen*). En 1871, l'Allemagne a décriminalisé le suicide. Dans les trois livres que voici, tous parus en 2016, chacune de ces expressions peut être perçue comme une volonté de quitter le monde.

***Le suicide de père en fils***

Son plus récent roman, *La succession*, a permis à Jean-Paul Dubois de se rendre jusqu'au deuxième tour du Goncourt, remporté par Leïla Slimani et sa *Chanson douce* qui dévoile la mort sous son aspect le plus terrifiant. Dubois, lui, utilise des sujets bien connus de ses livres précédents, en les variant cependant. Au lieu d'enfiler le costume d'un joueur de rugby comme d'habitude, Paul, son « héros » homonyme, demeure un double de l'auteur qui a joué depuis son enfance à la pelote basque, sport peu pratiqué au Canada, mais répandu dans les États du sud américain, en Floride surtout. À Miami, les « pelotari » arrivent d'un peu partout dans le monde (pays basque, Espagne, Mexique, Argentine, etc.) pour se livrer au jeu du « grand chistera », sorte de panier en osiers tressés auquel est fixé un gant dans lequel on glisse une main. La balle est en caoutchouc ou en bois de buis, pleine, enveloppée de lanières de cuir. Elle est lancée contre le « fronton » et doit être reçue, rebondissant, par l'un des joueurs qui l'y projette de nouveau. Il existe presque deux douzaines de variantes de ce sport, dont la plus appréciée est celle du grand chistera, appelé en espagnol « *cesta punta* ». Nous sommes donc loin des parties à caractère religieux des Mayas et des Aztèques où, à la fin du match, les perdants étaient décapités afin que leur sang nourrisse symboliquement la terre. C'est d'ailleurs à cette pratique qu'ont assisté les conquérants espagnols sous l'empereur Moctezuma.

Né comme l'auteur à Toulouse en 1950, Paul Katrakilis consacre ses vacances d'école à la pelote, pour devenir un pelotari enthousiaste, puisque sa mère, Anna Gallieni, fascinée par le pays basque, s'y rend chaque année avec son frère Jules, son mari Adrian et leur fils. À l'instar de son père et de son grand-père, Paul devient médecin, mais sans éprouver d'intérêt pour sa profession. Au lieu de soigner des malades, il part pendant quatre ans au Jaï-alaï (une expression basque, « la grande fête », l'arène du jeu professionnel) de Miami. Ce séjour est un intermède où il oublie le poids de l'ombre de ses aïeux qui l'appellent de l'au-delà. À l'égal des protagonistes d'autres romans de Dubois, il aime les *oldtimers*, de vieilles voitures (ici, une Karmann Ghia décapotable de 1961, au plancher rongé par le sel, et une Triumph de la même époque). Il apprécie également les bateaux et les chiens (il sauve « Watson » de la noyade en haute mer, jeté par-dessus bord par des barbares, rappel de *Vous aurez de mes nouvelles*). Lors d'une grève des pelotaris, Paul travaille comme serveur dans un restaurant « deli » juif et tombe amoureux de la gérante, Ingvild Lunde, splendide Norvégienne de 58 ans qui pourrait être sa mère, et dont il devient l'amant mais qui, un soir, le met à la porte, sans explication. Son meilleur ami est son coéquipier cubain, Joey Epifanio, qu'il retrouve marié et devenu jardinier lors de son dernier voyage à Miami.

Le roman entier est condensé dans le titre. Un jour, Paul apprend que son père vient de mourir dans des circonstances mystérieuses. À son retour en France, il croit devoir régler la succession paternelle, étant le dernier survivant de sa famille, mais découvre qu'Adrian s'est lancé du huitième étage d'un immeuble. Ce suicide suit celui du grand-père Spyridon, ancien médecin de Staline, qui s'est logé une balle dans la tête, et ceux d'Anna et de son frère Jules Gallieni. Deux clans destinés à s'autodétruire, pourrait-on croire. Paul reprend le cabinet du

géniteur et trouve deux cahiers dans lesquels Adrian a inscrit les noms, les dates ainsi que le dosage mortel du somnifère qu'il a injecté à des malades en phase terminale. À son tour, Paul pratique l'euthanasie, mais part bientôt au pays basque pour se jeter comme son père du haut d'un bâtiment.

Il importe de noter que chaque suicide est précédé d'une mise en scène spectaculaire : balle de pistolet, sauts d'un toit, asphyxie par $CO_2$ (Anna, dans la Triumph que le narrateur conduit jusqu'à sa mort), écrasement d'une moto de grande cylindrée contre un mur (Jules). Des morts qui n'ont rien de bien ingénieux, mais présentent un côté insolite et ironique, frisant parfois le calembour ou encore la tristesse. Ainsi, dix ans plus tard, lors de son dernier voyage à Miami, Paul retrouve Ingvild dans une maison médicalisée de Key West, atteinte de la maladie de Huntington, enterrée vivante dans un monde où Paul est inconnu. Adrian Katrakilis demeure imperturbable quand on découvre le cadavre d'Anna dans la Triumph : il prépare son petit-déjeuner comme si le décès de sa femme ne le concernait pas. Pour le saut final, Paul choisit un immeuble comptant deux étages de plus que celui qui avait servi de tremplin à son père.

Pourquoi se supprime-t-on chez les Katrakilis-Gallieni, de père en fils, de frère en sœur ? Qu'est-ce qui provoque la mort de Jules, sans doute volontaire, qui ne s'épanouit qu'une fois arrivé au pays basque et qui passe le reste de l'année sagement soumis à côté de sa sœur, horlogère elle aussi ? (Jules vit avec Anna comme mari et femme sous les yeux d'Adrian.) Le cerveau de Jules a-t-il failli dans un geste de révolte face à son vécu avant de lancer son bolide à 130 km/h contre un mur ? Sur les causes de son geste on ne peut que spéculer. Il est certain qu'un élément particulier a déclenché son acte. Celui posé par Anna est plus évident : elle se fait suffoquer deux mois après la disparition de son frère aimé qui a été, peut-être, son amant, ce qui expliquerait l'indifférence d'Adrian devant cette fin qui n'a rien, soit dit en passant, de « tragique ». Ces personnages ressemblent étrangement à ceux des nouvelles et des pièces de théâtre d'Arthur Schnitzler et d'Anton Tchekhov, tous deux médecins par ailleurs, ou encore aux romans de Stefan Zweig sans oublier les quatre frères de Wittgenstein, dont trois se sont enlevé la vie : la fatigue de l'existence et surtout « le malaise dans la civilisation », pour parler avec Sigmund Freud, psychanalyste et médecin, qui a réfléchi à la recherche du bonheur par l'individu, contrecarrée par le monde dans lequel il vit.

Il en va autrement pour les Katrakilis. À première vue, ils ne semblent pas transmettre un gène défectueux poussant l'unique héritier de la lignée à terminer son existence sur terre. Spyridon et Adrian ont un comportement que l'on peut qualifier d'étrange : le grand-père a rapporté de Moscou, qu'il lui a fallu quitter précipitamment après l'autopsie de Staline — Beria avait conclu que les médecins du Père des peuples l'avaient tué —, une tranche du cerveau du dictateur dans un bocal. Comment et pourquoi ce Grec (?) a abouti en France reste un mystère. La présence de la relique l'aurait-elle incité à se faire exploser la cervelle ? Quant à Adrian et Paul, nous cernons mieux les causes : frustrations dans la vie personnelle, perte de l'amour de la femme aimée, culpabilité d'avoir agi comme passeur du monde des vivants à celui d'où l'on ne revient pas. Les énigmes sont là pour déstabiliser le lecteur à qui Dubois se refuse à juste titre de donner la solution. Ce livre, écrit dans une langue alerte, souvent amusante et maîtrisée à souhait, présente une narration fluide, élégante, cachant la gravité des tourments par où passent les personnages. Il vaut mieux ne pas chercher à tout prix des « clés », mais se laisser porter par les événements, le fruit de l'imagination : il s'agit d'un *roman* qui est, faut-il le souligner, bien ficelé, intelligent, où l'auteur prend ses distances devant l'homme qui a perdu la boussole.

***L'île et la mer mortifères***

Henning Mankell connaît aussi bien que Dubois les attraits de la mer, mais également ses dangers. Emporté par un cancer en 2015, à 67 ans, l'auteur suédois a commencé sa carrière littéraire par une série de douze romans policiers où le commissaire Kurt Wallander est par obligation sans cesse confronté à la mort violente. S'ajoutent une trentaine de pièces de théâtre, dont plusieurs versent carrément dans le macabre, sept écrits pour enfants et adolescents, ainsi que quatorze œuvres « grand public », elles aussi essentiellement axées sur les dessous des cartes que nous distribue la Faucheuse. J'avoue que c'est moins le travail du détective qui m'intéresse dans la volumineuse bibliographie de Mankell que la présence constante d'éléments mortifères qui servent de fondements dans ses autres livres, plus particulièrement *Tea-Bag* (2007), *L'Œil du léopard* (2012) ou encore *Les chaussures italiennes* (2009). *Les bottes suédoises* (2015, traduction française 2016) reprend le personnage principal des *Chaussures italiennes*, le chirurgien Fredrik Welin, qui s'est retiré sur une île au large des côtes suédoises à la suite d'une erreur professionnelle : il s'est trompé lors de l'amputation du bras d'une patiente. Depuis, il est hanté par les remords, le doute de soi, la profonde méfiance de ses congénères, l'approche de la vieillesse. Dans ce roman, il a soixante-dix ans et se demande de quelle façon la Camarde viendra lui rendre visite : « Avant, la mort faisait partie de la vie. [...] Maintenant, c'est une autre affaire. On ne sait plus mourir dans ce pays. [...] Aucun moribond ne m'avait jamais donné le moindre indice pour mieux affronter cette mort qui me frapperait, moi aussi, tôt ou tard. Non seulement on meurt seul, mais on meurt sans le savoir. » Ce constat, Fredrik l'adresse à Jansson, le facteur, incorrigible hypocondriaque, son seul « patient » et l'homme à qui il parle régulièrement depuis une quinzaine d'années.

Sur son île — « à peine un tas de cailloux » —, faisant partie d'un archipel, Fredrik habite la propriété de ses grands-parents. Pour s'approvisionner, il se déplace régulièrement en bateau jusqu'au plus proche village sur la côte. Une nuit, une intense lumière le réveille : la villa brûle. Il a juste le temps d'enfiler deux bottes du même pied. Devant ses yeux disparaissent son enfance heureuse et les souvenirs de tout ce qu'il a aimé. Ne lui reste qu'une caravane tout juste prévue pour accueillir une personne. Quelques semaines plus tard, une autre maison brûle, puis une troisième. Le facteur rapporte chaque nouveau sinistre à Fredrik. La journaliste Lisa interviewe le médecin qui, dans son désœuvrement et sa solitude, espère trouver auprès de la jeune femme un dernier amour. Sur ces entrefaites arrive Louise, la fille qu'il a eue avec Harriet, protagoniste des *Chaussures italiennes*, qu'il avait aimée il y a longtemps et qui, avant de mourir, lui avait fait connaître Louise. Son père ignore où elle habite et de quoi elle vit. Un matin, elle a disparu, mais il reçoit peu après son départ un appel d'urgence de Paris, où elle a été arrêtée pour vol. Il prend l'avion pour la rejoindre et apprend qu'elle est la conjointe d'un homme du Maghreb, qu'elle est enceinte de ce dernier et qu'elle arrondit ses fins de mois en subtilisant des portefeuilles dans le métro. Cet intermède a son importance : la famille du jeune Arabe a été oblitérée, la mort violente rôde autour du couple qui veut émigrer en Suède. À la fin d'août, la reconstruction de la grande maison sur l'île est terminée, et la paire de bottes commandée est enfin arrivée au magasin. Jansson, l'incendiaire, a fui l'archipel pour disparaître à jamais en haute mer.

Ces quelques notes reflètent de manière insuffisante un récit aux facettes multiples, dont la plus importante demeure la hantise de la mort, s'approchant à pas feutrés. Fredrik dit ne pas avoir « peur de la mort. La mort signifie qu'on est libéré de la peur. C'est la liberté même ». Ailleurs

cependant, il évoque la crainte « de nourrir, au fond de [lui], une sorte de ressentiment désespéré vis-à-vis de ceux qui vont continuer à vivre alors [qu'il sera] mort »[1].

Tout le roman — à cause d'un cancer agressif, Mankell se savait condamné — reflète les pensées d'un médecin qui a assisté au passage de la vie vers l'inexistence et se pose de manière obsessionnelle une seule question, aussi vieille que le monde : *quand et de quelle façon allons-nous mourir ?* Ici, elle est contournée par des éléments du quotidien, l'oblitération du passé tangible à travers l'incendie de la maison, l'irruption de sa fille sur l'île, l'amour de Lisa que Fredrik sait pourtant impossible, l'énigme de l'identité de l'incendiaire, à laquelle le médecin trouve rapidement réponse. Car il connaît Jansson depuis qu'il habite l'archipel, la solitude abyssale du facteur, sa frustration de ne pas faire partie des notables qu'il fréquente pourtant chaque jour, son destin qui ne lui a jamais fait don de l'amour. Il se suicide comme il a vécu, sans témoins, une fatalité à laquelle il ne tente pas d'échapper. Fredrik en imagine la fin : « Il allait avaler des somnifères, s'enchaîner à une ancre et faire un petit trou dans la coque pour que le bateau coule lentement. Personne n'aurait jamais de certitude quant à son sort. Personne ne le trouverait. »

D'autres que Jansson auraient mis le feu aux prestigieuses villas pour se rendre célèbres ne fût-ce que pour faire les manchettes de quelques journaux et se trouver au centre d'un commentaire télédiffusé. Il est probable que Jansson ait agi par envie ou pour se venger auprès de ceux qu'il a servis sans jamais obtenir la moindre reconnaissance. Fredrik l'a toujours traité de haut et s'est moqué de sa hantise d'être atteint d'une quelconque maladie grave. Voilà pourquoi le facteur a visé le chirurgien en premier ; il s'agit d'un acte sournois et méchant. Jamais Fredrik n'a pu détecter chez son dernier malade chose plus grave qu'un rhume. Constatant la dépression dans laquelle s'était laissé glisser le médecin après l'incendie, Jansson est satisfait de son geste qu'il doit répéter pour apaiser sa colère attisée par les autres habitants des îles.

Il s'agit donc moins d'un roman policier que d'une étude psychologique des trois principaux personnages : le médecin, Louise et Jansson. Par contre, Lisa reste distante, insaisissable, elle incite Fredrik « à [s]e révolter contre [s]a morosité chronique ». Pourtant, il sait qu'il la perdra : « Un jour, elle disparaîtrait. Un autre journal, ou une chaîne de télévision, une autre ville. Comment je réagirais ce jour-là, je n'en avais aucune idée. Mais il me restait ma petite-fille, et ma fille, et sa famille qui était aussi la mienne. » La présence de Louise, qui a l'intention de s'installer avec les siens dans la nouvelle maison, console et réconforte le vieux chirurgien : un message d'espoir de l'auteur qui a mis maintes fois en scène la hantise de l'homme contre une mort en solitaire.

### *La séduction de la mort*

« *Dying / Is an art, like everything else. / I do it exceptionally well* »
(Sylvia Plath, « Lady Lazarus », dans *Ariel*)

---

[1] Dans l'un de ses essais, Elias Canetti a pris le contre-pied de cette position, en décrivant le triomphe du survivant, le vieillard qui se promène dans un cimetière, notant la date de décès de chacun de ses amis en se réjouissant d'avoir pu vivre des événements qu'ils n'ont pas connus. Un exemple frappant : Speer avait offert à Hitler la maquette d'un immense arc de triomphe où le Führer se tiendrait, debout, au centre de l'arche, tapissée de noms de plus de deux millions de soldats allemands morts pendant la Grande Guerre. L'écriture en Occident, horizontale, correspond à la position des hommes enterrés. Hitler adopte ainsi la posture du survivant par excellence.

Je reviens brièvement sur une pièce de théâtre de Canetti, *Les sursitaires* (« Die Befristeten », 1956). Dans une société imaginaire, les citoyens portent une capsule dans laquelle est inscrite leur date de naissance. Ils s'appellent « Dix-huit » ou « Soixante-treize » et peuvent donc savoir dans quelle année ils vont mourir. Contre ce déterminisme qui supprime la liberté de planifier voire de réorienter une existence s'élève un homme. Il déclenche une révolte après avoir brisé sa capsule, puis une révolution, laissant l'individu dans l'incertitude sur l'heure de sa mort et si elle a été fixée à l'avance ou non. D'après le philosophe, tant qu'on n'est pas certain qu'elle a été arrêtée, on peut vivre comme si cela n'était pas le cas. La question posée ne trouve pas de réponse : qu'arriverait-il si nous savions que notre mort est prédéterminée et qu'il nous serait impossible d'en connaître le jour et l'année ?

De tout temps, des individus sont portés à décider eux-mêmes du moment de quitter la terre, choisi non pas par une force supérieure à la leur, mais à celui qu'ils ont décidé, eux. Ce qui nous ramène aux fins des Katrakilis-Gallieni et de Jansson. Les stoïciens grecs et romains — Épictète, Zénon, Chrysippe, Marc Aurèle, Sénèque, Cicéron, pour ne nommer que les plus importants — ont tous réfléchi aux questions entourant la mort volontaire. Selon eux, elle est justifiée si la vie est sans issue, si la maladie nous inflige trop de souffrances ou encore si nous subissons un asservissement insupportable. Le « suicide philosophique » peut même devenir un acte de la plus grande vertu si nous avons atteint le faîte d'une existence accomplie, au comble du bonheur. On le voit : les suicidés dont parlent les romans de Dubois et de Mankell agissent parce qu'ils ne perçoivent plus d'autres solutions que la mort. Mais qu'en est-il d'une poète et écrivaine aussi célèbre que Sylvia Plath ?

Dans son magnifique essai intitulé *Lazare mon amour* — nous verrons encore la raison du titre —, Gwenaëlle Aubry scande son texte en examinant une série de photos de Plath et s'appuie par la suite sur les poèmes et les entrées dans le journal intime de celle-ci dont manque la dernière partie, précédant sa disparition le 11 février 1963 (il se peut que ces pages aient été supprimées par son mari ; ce soupçon impossible à vérifier a appelé les féministes aux barricades). Boursière du prestigieux Smith College, la brillante étudiante qu'est Plath y tente de s'enlever la vie. Elle est admise à l'hôpital psychiatrique où elle est traitée par électrochocs, censés la guérir de dépressions répétées. Après l'obtention d'une bourse Fulbright, elle part en 1956 pour étudier au Newnham College de l'université de Cambridge, y rencontre le jeune et flamboyant poète Ted Hughes qu'elle épouse. En 1960 naît leur fille Frieda, deux ans plus tard, Nicholas. (Il se suicidera à son tour en 2009 après de longs épisodes de dépression, 46 ans après sa mère.)

Voilà en quelques mots l'essentiel de sa biographie. Ces lignes ne disent rien sur le sombre chemin de Plath qui a placé sur la table de cuisine le lait et les biscuits destinés au petit déjeuner des enfants pour ensuite colmater les pourtours de la porte et ouvrir le four à gaz. Dans le landau, abandonné à l'entrée, elle a laissé une note : « Appelez le docteur Horder. » C'est l'une des raisons pour lesquelles l'essai d'Aubry fait allusion à Lazare — célèbre personnage biblique miraculé du pouvoir de Jésus — dans le titre, emprunté du poème « Lady Lazarus », dont j'ai déjà cité quelques vers plus haut. J'aurais pu tout aussi bien choisir les premières lignes de ce même poème : « *I have done it again. / One year in every ten/I manage it—* » Par intervalles de dix ans elle appelle avec insistance la mort, même si, chaque fois, celle-ci refuse de l'emmener. Le poème fait référence à sa deuxième tentative, survenue pendant ses études à Smith, où elle a avalé un flacon de somnifères et s'est cachée dans un boyau au sous-sol de la maison maternelle, sauvée in extrémis trois jours plus tard par son frère Warren. À New York, où elle fréquente le monde de la mode, Plath se rate de nouveau pendant un stage au magazine *Mademoiselle*. Quand elle rencontre Hughes, c'est l'éblouissement, il est « *huge* » et doté d'un « *immense* » talent. Ses

œuvres sont publiées par les grandes maisons d'édition. De plus, il devient l'intime des plus importants poètes du temps et sera lui-même *poet laureate* (de 1984 jusqu'à son décès, en 1998), un immense honneur.

Pourtant, Hughes se sépare de Plath pour suivre la rivale de cette dernière, Assia Wevill, d'une beauté saisissante avec qui il a une fille. Six ans plus tard, elle et la petite Shura meurent de la même manière que Sylvia.

À juste titre, Aubry se demande comment une femme psychiquement aussi instable puisse écrire encore. Plath est abandonnée, seule avec deux enfants dans un petit appartement londonien où tout va de travers : interruptions du chauffage et d'électricité, jusqu'à l'approvisionnement en eau potable. Son dernier poème dans *Ariel* la décrit morte : « *The woman is perfected. / Her dead / Body wears the smile of accomplishment* [...] » (Les trois premiers vers de « Edge », dont le titre français est bien choisi : « Extrémité »). Analyser et interpréter ce bref poème demeure difficile. La critique s'accorde pour dire que le choix des mots évoque un « grand froid », suggérant une distance ironique de la poète, qui sent de nouveau l'approche de la fin. Sylvia se dit « perfectionnée » ou « rendue plus parfaite [qu'avant sa mort] », alors que son cadavre « affiche le sourire de l'accomplissement ». Le rappel de ce mot de Jésus sur la croix est en réalité en opposition avec Dieu. À huit ans, après la disparition de son père, blessure dont Sylvia n'a jamais guéri, elle a dit : « Je ne vais plus jamais parler à Dieu. » Pendant longtemps, elle a rendu sa mère responsable de cette perte, suscitant ainsi de nouveaux sentiments de culpabilité chez la poète.

Ne lui restait que l'écriture où chaque mot ouvre des voies menant à l'horreur ou à l'apaisement qu'offre le passage, où ses pensées sont exprimées de façon lapidaire. Si le message de lui venir en aide avait alerté un autre locataire, Plath aurait réintégré une nouvelle fois les rangs des vivants, véritable *lady Lazarus*. Cette fois, son signal est passé inaperçu. Au troisième et dernier appel, la Faucheuse l'a cueillie. Même si elle constate dans ses dernières pensées que « mourir est un art comme n'importe quel autre et [qu'elle] s'y prend en experte », malgré les refus de maisons d'édition de la publier (« trop cru », « trop énigmatique »), elle est devenue, avec Virginia Woolf, dont elle admirait la *fortitude* lors d'un rejet, l'une des écrivaines les plus célèbres et célébrées du XX$^{e}$ siècle. Cependant, après la dernière représentation, le rideau est resté baissé.